

QUINZIÈME LETTRE.

Banzyville.
Août 1892.

.....

Boundjou, Boundjou! des blancs, des blancs!...

Un chant cadencé, celui des pagayeurs venant de Yakoma; les pirogues dérivent au fil de l'eau; elles atterrissent; le capitaine du génie Lemarinel et le sous-officier Delava en descendent.

Joyeux, je cours au-devant de mon chef.

Hélas! j'allais à une terrible nouvelle : Liégeois est mort, assassiné par des indigènes trois jours après m'avoir quitté.

Le malheureux garçon remontait la rivière, longeant la berge, sans défiance; arrivé à proximité du village « M'Bo », où il comptait passer la nuit, une bordée de lances, jetées à bout portant, l'a pour ainsi dire cloué dans sa pirogue. Il est tombé blessé quatre fois mortellement, tandis que ses lâches agresseurs disparaissaient dans les herbes.

Par un hasard extraordinaire, Delava descendait à Banzyville; il l'a trouvé gisant, vivant encore... Quelques heures après, mon brave camarade n'était plus!

Au passage du capitaine Lemarinel, des naturels de la rive fran-

çaise, appartenant à l'immense agglomération « Dimaza », située en face de l'endroit du crime, ont eu l'impudence de se vanter de ce triste exploit, menaçant du même sort tous les blancs de Katchéché.

Sans cette audace, les vrais coupables n'auraient peut-être jamais été connus.

.....
L'*En avant!* quitte Banzyville demain, emmenant le capitaine Lemarinel, ayant fini son deuxième terme de service; Leclercq, trop malade pour espérer se rétablir ici, et Delava, destiné à reprendre le poste de Mokoanghay.

Je vais rester absolument seul; mais sait-on jamais ce que réserve la destinée?

Vers deux heures du matin, je suis réveillé par des chants bien connus; une nouvelle pirogue, venant du haut, m'apporte un pli urgent :

Ordre au lieutenant Masui, au reçu de la présente, de monter avec cinquante de ses meilleurs soldats.

Tout le village Dimaza tombe sur nous, avec la complicité du chef M'Bo.

Faites votre jonction avec le lieutenant Hennebert.

.....
Camp de M'Bo, le 21 août 1892.

(S.) BALAT.

Immédiatement sur pied, je fais sonner l'appel et organise ma petite troupe, distribuant les armes, les munitions.

Silencieux préparatifs dans la nuit sombre, à la lueur des torches de paille; scène impressionnante, s'harmonisant avec le trouble de mon âme; où allons-nous, que se passe-t-il, quelle situation vais-je trouver là-bas?

Au point du jour, l'expédition est prête. Le capitaine Lemarinel me donne quelques instructions; il laisse Delava pour me remplacer

en mon absence. *L'En avant!* siffle et s'en va, tandis que je me dispose à embarquer mes hommes.

Mais j'ai compté sans mes voisins qui arrivent à une centaine, en tenue de combat; hurlant, chantant, dansant, bouleversant tout... pour m'aider à faire la guerre! Or, à la première attaque, les braves Sangos se sauvent comme des lapins. Plutôt gênants qu'utiles, ils ne nous accompagnent que dans l'espoir de piller leurs congénères.

Ces grands enfants envahissent mes pirogues; pour qu'ils se décident à céder la place aux soldats, je dois les autoriser à suivre dans leurs embarcations, me réservant de lâcher de si turbulents et si couards alliés au premier prétexte.



Semblables à des barques de furies, leurs pirogues, chargées jusqu'au bord, disparaissent sous le bouillonnement de l'eau; les pagayeurs, animés d'une ardeur fébrile, s'excitent par des chants, des cris, qu'accompagnent les tambours et les tombes formidables.

Brandissant leurs armes, des héros couverts de plumes, de peaux, bariolés de couleurs, font des discours homériques. Sarabande invraisemblable, faite pour semer la panique, pourtant bien inoffensive!

A chaque village, regain d'ardeur; je me demande avec anxiété où s'arrêtera ce délire. J'y mets un terme après deux jours; prétextant d'un vol commis par cette encombrante escorte, je la renvoie chez elle; mes vaillants guerriers s'exécutent de bonne grâce, leur première ardeur est passée; aussi prompts au découragement qu'à l'emballement, ils se contentent de la mise en scène.

Calmes, nous continuons notre route; j'éprouve une sensation de vide étrange après ce brouhaha!

A la nuit close, nous arrivons devant les rapides de Cétéma; voulant faire diligence, je compte m'y aventurer malgré l'obscurité,

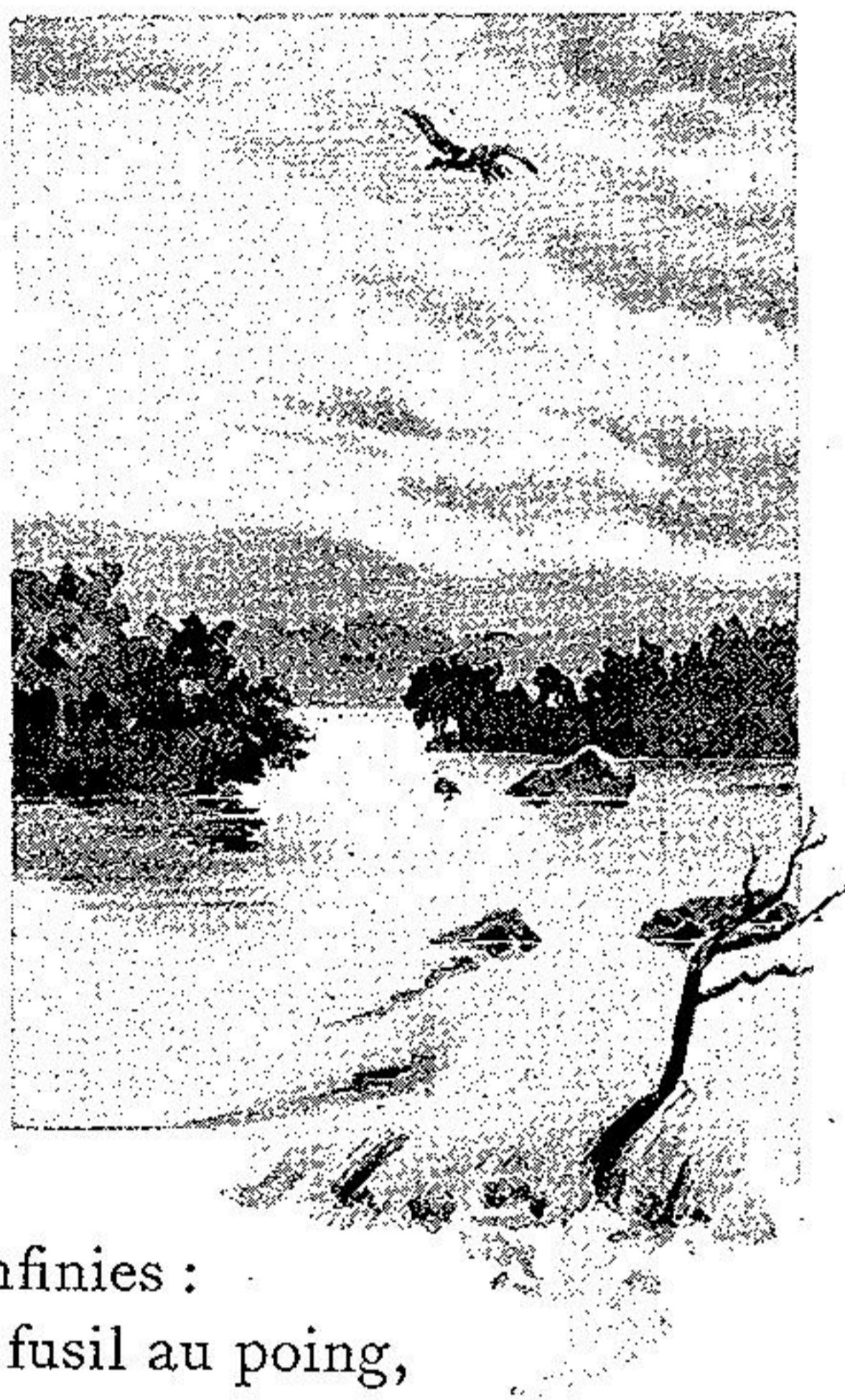
mais une tornade nous force à nous réfugier dans les roseaux de la rive. Nuit atroce dans le vent, l'orage, la pluie, au milieu des moustiques!... Le jour renaît enfin; il ne pleut plus; au loin, le tonnerre gronde encore.

Soucieux, je nous vois aborder Cétéma; comment mes soldats vont-ils franchir ces passes redoutables? Heureusement, il n'arrive aucun accident; après deux heures d'une lutte victorieuse contre les rapides, nous entrons dans la zone dépendant de Yakoma, région dangereuse. A nos excellents Sangos succède une race guerroyante; l'assassinat de Liégeois oblige à redoubler de prudence et je suis décidé à marcher jusqu'au moment où je rallierai Hennebert.

Suivant la rive à cause du courant violent, contre lequel il serait impossible de lutter en pleine rivière, nous marchons sans mot dire, prenant des précautions infinies : un Bangala à l'avant, l'autre à l'arrière, le fusil au poing, l'œil au guet; moi-même sondant les brousses et les hautes herbes.

Tout à coup des lances nous arrivent je ne sais d'où; elles font « flouutt! » dans l'eau, c'est tout; jetées de trop loin, elles n'atteignent personne. Mes hommes tirent quelques coups de feu, au hasard; l'oppressant silence renaît. Ces lâches agressions sont très démoralisantes.

La nuit tombe, l'obscurité est complète, il pleut. Mes braves soldats, pagayant depuis quinze heures, sont brisés, mais préfèrent marcher encore que d'aborder cette rive inhospitalière.



Je m'adresse à leur énergie, à leur courage; debout et inquiet, je veille, sentant l'immense responsabilité.

N'était le mélancolique clapotement de l'eau contre la pirogue, l'on entend rien, rien!

Trois heures du matin; il pleut toujours, une pluie fine, glaciale; je crains une attaque, et quelle attaque, une légion de barques se laissant descendre vers nous, la dérouté, la mort!...

Une voix lointaine s'élève; que dit-elle?...

« Bangala! »

La joie, le calme renaissent; ce sont des Bangalas, un poste avancé du camp de « M'Bo ». Nos soldats, confiants, entonnent de vibrantes chansons; il fait bien noir encore, mais nous ne sommes plus seuls, frêle esquif perdu dans l'immensité.

Bientôt je serre la main d'Hennebert; nous avons marché vingt-trois heures sans repos!

.
Toute notre énergie, toutes nos peines ont été inutiles. Nous espérions attaquer Dimaza de concert avec les quelques soldats sénégalais de la station française d'Ikessé; un ordre nous renvoie chacun chez nous, et, le cœur serré, je quitte mon ami Hennebert, sans avoir vengé Liégeois!

Autant la montée était pénible, autant la descente est agréable. On se laisse emporter par le courant, mettant douze heures à refaire un trajet de trois journées.

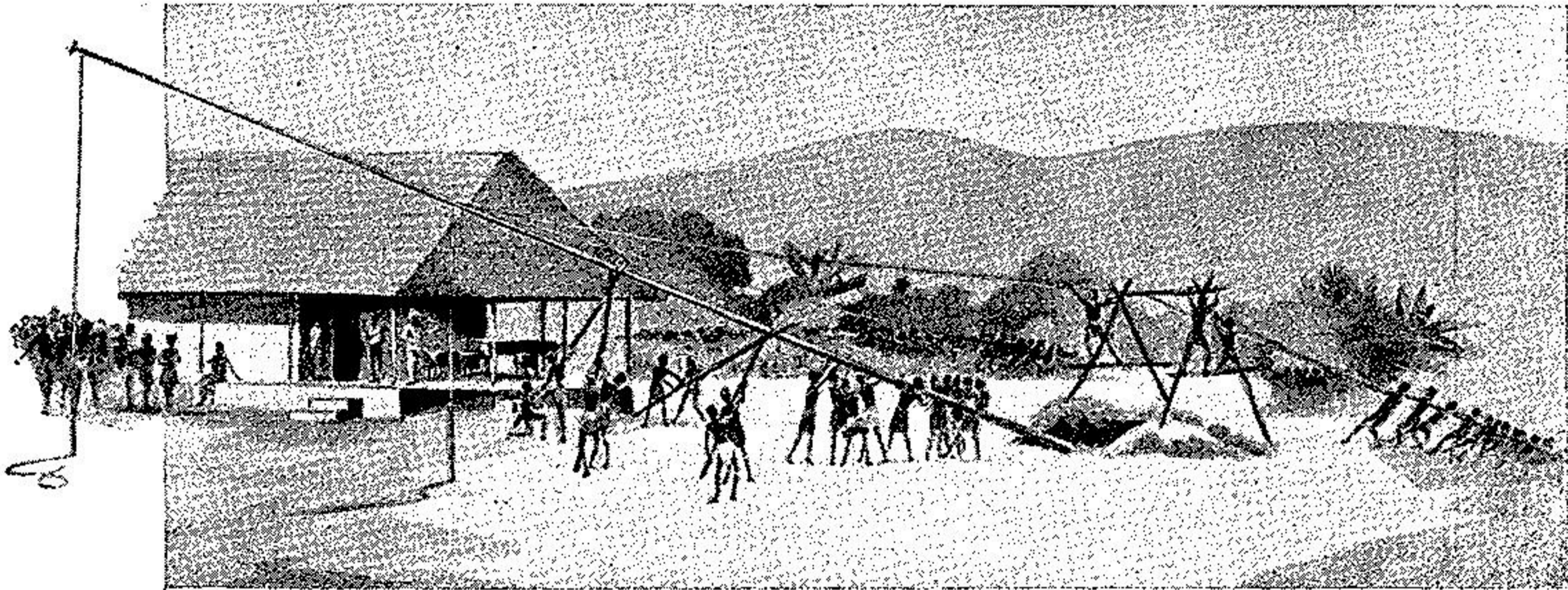
Après Cétéma et ses émouvants rapides, je rentre dans ma zone, profitant de mon passage pour visiter tous les chefs riverains en amont de Banzyville; joyeuse entrée arrosée de samba, fêtée par de larges distributions de bibelots.

Quel plaisir de retrouver ma jolie station et d'y reprendre une vie normale.

Tout y est en ordre, sauf le mât de pavillon renversé par une

tornade; les fourmis blanches en avaient dévoré le pied. Maudites fourmis blanches, quelle plaie! Fréquemment, je trouve un arbre mort, coupé à la racine par ces vilaines bêtes; pas un piquet ne résiste; en quelques heures, le fond d'une caisse déposée sur le sol est attaqué; en trois jours, il n'en reste rien. Ces destructeurs ne travaillent que dans l'ombre, et, pour franchir un obstacle trop résistant, construisent une galerie couverte.

Revenons à mon mât de pavillon, tombé et brisé. Pour le remplacer, une brigade de travailleurs, envoyée en forêt, me ramène un tronc magnifique, mince et long de plus de vingt mètres; il nécessite deux pirogues pour son transport. Les bois d'Afrique étant rarement flottables, on ne pouvait le traîner à la remorque.



Mon nouveau mât, une fois écorcé et peint en bleu, couleur empruntée au magasin du steamer, il s'agit de le mettre debout, opération laborieuse.

Afin d'aider mes hommes, je convoque le ban et l'arrière-ban de mes voisins. Les sons du tam-tam annoncent le grand événement; chacun a sa place : les uns attelés aux câbles, les autres maniant les chevalets; je donne le signal; le mât s'élève d'abord hésitant, puis

plus vite, vacille quelques secondes; que va-t-il arriver?... Il se dresse enfin, superbe, dominant le pays tout entier!

Je n'ai jamais eu si peur!

Le clairon sonne aux champs; le drapeau étoilé est amené; la garde présente les armes; un triple vivat, répété par plus de mille indigènes, salue notre cher pavillon.